

Guéorgui Gospodinov

Le pays du passé



folio

Guéorgui Gospodinov

Le pays du passé



COLLECTION FOLIO

Guéorgui Gospodinov

Le pays
du passé

*Traduit du bulgare
par Marie Vrinat*

Gallimard

Guéorgui Gospodinov est né en 1968 à Yambol, en Bulgarie. Poète, nouvelliste et romancier, il y est extrêmement célèbre. Son œuvre est traduite dans une quarantaine de langues. *Le pays du passé* est son sixième livre publié en français.

*À ma mère et à mon père qui sarclent encore les
champs de fraises de l'enfance*

*Tous les personnages réels de ce roman sont fictifs,
seuls les fictifs sont réels.*

« Personne n'a encore inventé de masque à gaz ni d'abri antibombes contre le temps. »

Gaustine, *Abritemps*, 1939

« Mais quel est notre organe du temps ? Peux-tu me l'indiquer, oui ou non ¹ ? »

Thomas Mann, *La montagne magique*

« L'être humain est l'unique machine du temps dont nous disposons. »

Gaustine, *Contre les utopies*, 2001

« Where can we live but days ? »

Philip Larkin, « Jours »

« Oh, yesterday came suddenly... »

Lennon / Mc Cartney

« ... If the street were time and he at the end of the street, »

T. S. Eliot, « The Boston Evening Transcript »

« Cet éternel hier, hier, hier qui est le nôtre... »

Gaustine / Shakespeare

« Le roman arrive en urgence, phares allumés et dans le hurlement des sirènes. »

Gaustine, *Emergency Novel*.

Brief Theory and Practice

« ... Dieu fera revenir ce qui a passé »

Ecclésiaste, 3:15

« Le passé se distingue du présent sur un point essentiel : il ne s'écoule jamais dans une seule direction. »

Gaustine, *Physique du passé*, 1905

« Un jour, quand elle était petite, elle a dessiné un animal qu'il était impossible de reconnaître.

“C'est quoi, ai-je demandé.

— Parfois c'est un requin, parfois un lion, mais parfois un nuage, a-t-elle répondu.

— Aha, et maintenant précisément, c'est quoi ?

— Maintenant, c'est une cachette.” »

G. G., *Débuts et fins*

1. Thomas Mann, *La montagne magique*, trad. de Claire de Oliveira, Fayard, 2016, p. 73. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.*)

I

UNE CLINIQUE À PRODUIRE DU PASSÉ

Donc, le sujet est la mémoire. Tempo : andante allant vers l'andante moderato, sostenuto (soutenu). Peut-être la sarabande, avec sa solennité maîtrisée, le second mouvement prolongé, serait-elle bien pour commencer. Plutôt Haendel que Bach. Répétitivité rigoureuse et en même temps mouvement vers l'avant. Soutenu et solennel pour un début. Ensuite tout peut – et doit – se désagréger.

À un moment donné, on entreprend de calculer quand le temps a commencé, quand exactement la Terre a été créée. L'archevêque irlandais Ussher, qui vécut au milieu du XVII^e siècle, évalua non seulement l'année concrète, mais aussi la date de début : 22 octobre 4004 avant Jésus-Christ. Ça tombait un samedi (bien entendu). Selon certains, Ussher indique même l'heure exacte : vers six heures de l'après-midi. Un samedi après-midi, j'y crois sans réserve. À quel autre moment de la semaine un créateur qui s'ennuie entreprendrait-il de bâtir un monde et de se chercher de la compagnie. Ussher aurait consacré sa vie entière à cette entreprise, son œuvre compte deux mille pages rédigées en latin, je doute que ceux qui ont fait l'effort de la lire entièrement soient nombreux. Mais elle acquit une extraordinaire popularité, peut-être pas tant l'œuvre elle-même que la découverte. Les bibles, sur l'île, commencèrent à être imprimées avec l'indication de la date et de la chronologie d'Ussher. Cette théorie concernant la jeunesse de la Terre (selon moi du temps) subjuga le monde chrétien. Il nous faut préciser que même des savants comme Kepler et sir Isaac Newton attribuent à l'entreprise divine des années concrètes proches de celle indiquée par Ussher. Malgré tout, ce qui à mes yeux est le plus stupéfiant, ce n'est pas tant l'année et le fait qu'elle soit proche que le jour concret.

22 octobre, quatre mille quatre ans avant Jésus-Christ, vers six heures de l'après-midi.

Quelque part en ou vers décembre 1910, le caractère humain a changé. C'est ce qu'écrit Virginia Woolf. Et l'on peut s'imaginer ce mois de décembre 1910, apparemment comme tous les autres, gris,

froid et fleurant la neige fraîche. Mais quelque chose s'était libéré, quelque chose que seul un petit nombre avait perçu.

Le 1^{er} septembre 1939, tôt le matin, vint la fin du temps humain.

Des années plus tard, lorsqu'un grand nombre de ses souvenirs s'égailleraient comme des pigeons effrayés, il pourrait encore faire revenir dans son esprit ce matin-là où il marchait sans but dans les rues de Vienne, tandis qu'un clochard avec des moustaches à la Márquez vendait des journaux sur le trottoir, sous le soleil précoce de mars. Le vent se leva et quelques-uns s'élevèrent dans les airs. Il tenta de lui venir en aide, en rattrapa deux ou trois et les rendit. Vous pouvez en garder un, dit Márquez.

Gaustine, c'est ainsi que nous l'appellerons, même si lui-même utilisait ce nom comme une kunée, prit le journal et tendit un billet, trop gros en l'occurrence. Le clochard le fit tourner dans sa main et lâcha : Mais... j'ai pas de quoi rendre. Cela résonna de manière si absurde dans le petit matin viennois qu'ils éclatèrent de rire tous les deux.

Gaustine éprouvait à l'égard des sans-abri de l'amour et de la crainte, c'étaient ses mots, qui allaient toujours de pair. Il les aimait et les craignait comme on aime et craint ce qu'on a déjà été ou ce que l'on s'attend à devenir un jour. Il savait que, tôt ou tard, il se fondrait dans leur armée, pour le dire avec un cliché. Il imagina un instant les longs rangs de sans-abri en train de marcher au pas sur la Kärntner Straße et le Graben. Oui, un lien de parenté le reliait à eux, bien que de manière particulière. Sans-abri dans le temps, pour ainsi dire. Tout simplement, du fait d'un concours de circonstances, il s'était retrouvé avec suffisamment d'argent pour éloigner le moment où la misère métaphysique se transformerait en souffrance physique.

À cette époque, il exerçait l'une de ses professions : psychiatre gériatologue. Je soupçonnais qu'il emportait subrepticement avec lui les histoires de ses patients pour s'y abriter, habiter fugacement un lieu et un passé appartenant à quelqu'un d'autre. Sinon, dans sa tête, c'était une telle tour de Babel d'époques, de voix et de lieux que, s'il ne se livrait pas sans tarder aux mains de ses confrères psychiatres, il risquait de commettre une action qui pousserait ces derniers à l'enfermer.

Gaustine prit le journal, marcha un certain temps avant de s'asseoir sur un banc. Il portait un borsalino, un imperméable sombre laissant voir un polo au col relevé, de vieux godillots en cuir et une sacoche de cuir d'un rouge noblement déclinant. Il avait l'air de quelqu'un qui vient d'arriver par le train en provenance d'une autre décennie, il pouvait passer pour un anarchiste discret, un hippie vieillissant ou un prédicateur d'un ordre peu connu.

Ainsi donc, il s'assit sur le banc et lut le nom du journal : *Augustin*, édition des sans-abri. Une partie était écrite par eux, une autre par des journalistes professionnels. Et là, quelque part, sur l'avant-dernière page, en bas à gauche, l'endroit le plus inaperçu dans un journal, ça, tous les journaliers le savent, se trouvait la petite note. Son regard tomba dessus. Un léger sourire, qui trahissait plus d'amertume que de joie, passa sur son visage. Il allait être contraint de disparaître de nouveau.

Naguère, lorsque M. Alzheimer était encore mentionné principalement dans des blagues, *quel est le diagnostic, ben c'était le nom d'un homme, mais j'ai oublié lequel*, un communiqué succinct apparut dans un petit journal, de ceux qui sont lus par cinq personnes et oubliés sur-le-champ par quatre d'entre elles.

En voici le contenu résumé.

Un médecin, le Dr G. (mentionné uniquement par son initiale), d'une clinique de gériatrie de Vienne située dans le Wienerwald, admirateur des Beatles, avait équipé son cabinet dans le style des années 1960. Il avait trouvé un gramophone en bakélite, avait mis au mur des posters de la bande, le fameux *Sgt. Pepper...* Il avait acheté aux puces une vieille armoire et y avait rangé toutes sortes de babioles de ces années-là : savonnettes, boîtes de cigarettes, une série de coccinelles Volkswagen, de Cadillac et de Mustang roses en miniature, affiches de films, d'acteurs. Il écrivait que son bureau était jonché de vieux magazines, quant à lui, il était en polo sous sa blouse blanche. Il n'y avait évidemment pas de photo, l'article se composait d'une trentaine de lignes, il était relégué tout en bas de la page, à gauche. La nouvelle, c'était que le médecin avait remarqué que les patients présentant des troubles de la mémoire s'attardaient de plus en plus dans son cabinet, devenaient plus loquaces, bref, ils s'y sentaient bien. Et les fréquentes tentatives d'évasion de cette clinique par ailleurs renommée avaient drastiquement diminué.

Cette information était anonyme, signée de la rédaction.

C'était ma propre idée, je l'avais en tête depuis des années, mais, manifestement, quelqu'un m'avait devancé (je dois avouer que mon idée concernait un roman, pas une clinique, mais peu importe).

Quand l'occasion se présentait, je me procurais toujours ce journal de rue, d'un côté par attachement particulier à l'égard de ceux qui les écrivent, c'est une longue histoire d'un autre roman, mais aussi parce que j'ai le sentiment très vif (superstition personnelle) que c'est précisément de cette manière, par l'intermédiaire d'un bout de journal, que ce qui doit vous être dit vole jusqu'à vous ou vous gifle en plein visage. Et ce sentiment ne m'a jamais trompé.

Il était écrit que la clinique était située dans la forêt de Vienne, rien de plus. Je vérifiai quels centres gériatriques se trouvaient dans les environs, il y en avait au moins trois. Celui que je cherchais se révéla être, sans surprise, le dernier. Je me présentai comme journaliste, d'ailleurs ce n'était pas un gros mensonge, j'avais la carte d'un journal qui me permettait d'entrer gratuitement dans les musées et il m'arrivait même d'écrire pour ce journal. Sinon, j'exerçais la profession d'écrivain, apparentée mais bien plus inoffensive et insaisissable, par laquelle il est impossible de se légitimer.

Quoi qu'il en soit, je réussis à accéder, bien qu'assez difficilement, à la directrice de la clinique. Lorsqu'elle comprit la raison de ma visite, elle devint brusquement imperméable à toute communication. La personne que vous cherchez n'est plus là depuis hier. Pourquoi ? Il a quitté la clinique par consentement mutuel, répondit-elle en s'aventurant sur le terrain glissant de la langue administrative. A-t-il été limogé ? demandai-je avec un étonnement sincère. Je vous l'ai dit, par consentement mutuel. Pourquoi cet intérêt ? J'ai lu un article intéressant dans un journal, il y a une semaine... Au moment même où je prononçai cette phrase, je sentis que je commettais une erreur.

L'article sur les tentatives d'évasion de la clinique ? Une plainte a été déposée de notre côté pour démenti. Je compris que je n'avais plus rien à faire ici, je compris également la raison du départ par consentement mutuel. Et comment s'appelait le médecin, demandai-je en me retournant au moment de sortir, mais elle parlait déjà au téléphone.

Je ne partis pas tout de suite de la clinique, je découvris l'aile abritant les cabinets et vis un ouvrier justement en train d'enlever la plaque de la troisième porte à partir de la droite. Évidemment, c'était ça, le nom. Je l'avais subodoré dès le début.

Retrouver la piste de Gaustine, qui passe d'une décennie à l'autre comme nous changeons de vol dans un aéroport, est une chance qui ne s'offre qu'une fois tous les cent ans. Gaustine, que j'ai tout d'abord inventé avant de le rencontrer en chair et en os. À moins que ce ne soit l'inverse, je ne m'en souviens pas. L'ami invisible, plus visible et réel que moi-même. Le Gaustine de ma jeunesse. Le Gaustine de mon rêve d'être autre, ailleurs, d'habiter un autre temps et d'autres pièces. Nous partagions la même obsession du passé. La différence entre nous était mineure, mais substantielle. Je demeurais un étranger partout, tandis que lui se sentait aussi bien à toutes les époques. Je frappais à la porte de diverses années, tandis que lui était déjà là, m'ouvrait, me faisait entrer et disparaissait.

La première fois que j'ai fait appel à Gaustine, c'était pour qu'il signe trois lignes qui m'étaient venues comme ça, de nulle part, comme d'un autre temps. J'ai peiné dessus durant des mois sans pouvoir leur ajouter quoi que ce soit.

*De la femme est inventé le troubadour
je puis le répéter
elle a inventé l'Inventeur...*

Un soir, j'ai rêvé du nom inscrit sur une reliure en cuir : *Gaustine d'Arles, XIII^e siècle*. Je me rappelle m'être dit, encore dans mon sommeil, voilà, c'est ça. Ensuite est apparu Gaustine en personne, je veux dire quelqu'un qui lui ressemblait et que j'ai nommé ainsi pour moi-même.

Ce devait être à la toute fin des années 1980. J'ai dû conserver cette histoire quelque part.

Gaustine. Première rencontre

Voici comment je préfère vous le présenter. C'est à l'un des séminaires littéraires traditionnels du début de septembre, au bord de la mer, que je l'ai connu. Nous étions installés, en début de soirée, dans un restaurant en bord de mer, tous nous écrivions, étions célibataires et n'avions pas encore publié de premier livre, à l'âge agréable situé entre vingt et vingt-cinq ans. Le serveur avait du mal à inscrire les *rakia*, salades mixtes et *snejanka*. Lorsque nous nous tûmes, un jeune homme, tout au bout de la longue table, qui n'avait visiblement pas réussi à commander quoi que ce soit, prit la parole pour la première fois.

Une crème pour café, s'il vous plaît !

Il le prononça avec l'assurance de celui qui commande au moins du canard aux oranges ou du curaçao bleu. Dans le long silence qui suivit, on n'entendait que la brise vespérale venant du large qui trimbalait une bouteille en plastique vide.

Pardon ? parvint à prononcer le serveur.

Une crème pour café, s'il vous plaît, répéta-t-il avec la même retenue digne.

Nous aussi, nous étions intrigués, mais bientôt, les conversations autour de la table retrouvèrent leur animation initiale. Quelques instants plus tard, plats et verres cachèrent la nappe. La dernière chose que le serveur apporta fut une petite assiette en porcelaine bordée d'un liseré doré. Au milieu de la petite assiette trônait avec

raffinement, me sembla-t-il, la crème fraîche commandée. Il buvait si lentement et si peu à la fois qu'elle lui suffit pour toute la soirée.

Ce fut notre première rencontre.

Dès le lendemain, je tentai d'entrer en contact avec lui, et pour le temps qu'il restait, moins d'une semaine, nous délaissâmes complètement le séminaire. Nous n'étions pas des plus bavards, tous les deux, si bien que nous passâmes des moments merveilleux à nous balader et à nous baigner dans un silence partagé. Je parvins tout de même à apprendre qu'il vivait seul, son père était mort depuis longtemps, quant à sa mère, elle était partie clandestinement un mois auparavant pour la troisième fois – et il espérait vivement que ce serait la bonne – en Amérique.

Je compris également qu'il écrivait parfois des récits de la fin du siècle dernier : c'est exactement ainsi qu'il s'exprima et je refrénaï avec peine ma curiosité, affectant de trouver cela tout à fait normal. Le passé le hantait particulièrement. Il me raconta qu'il faisait le tour de vieilles maisons désertées, fouillait dans les décombres, mettait de l'ordre dans des greniers et des coffres et collectionnait toutes sortes de vieilleries. Il réussissait de temps à autre à vendre quelque chose, à un antiquaire ou à des amis, assurant ainsi sa subsistance. Je me dis que sa commande si modeste, ce fameux soir, ne laissait guère penser qu'on pouvait compter particulièrement sur ce business. Aussi, lorsqu'il mentionna entre autres qu'il disposait actuellement de trois paquets de cigarettes Tomassian de 1937, dépoussiérées, qualité *double extra*, en fumeur invétéré que j'étais je voulus les acheter tous les trois sur-le-champ. Vraiment ? demanda-t-il. J'ai toujours rêvé d'essayer des Tomassian aussi vieilles, répondis-je, et il courut aussitôt vers son bungalow. Il me regarda avec un authentique plaisir allumer négligemment ma cigarette à l'aide d'une allumette allemande originale de 1928 (cadeau de sa part pour accompagner les

cigarettes), et me demanda quel était l'esprit de 1937. Âcre, répondis-je. De fait, les cigarettes étaient fortes, sans filtre et produisaient une sacrée fumée. C'est sûrement à cause des bombardements sur Guernica la même année, fit remarquer Gaustine à voix basse. Ou peut-être à cause du Hindenburg, c'est à cette époque qu'explosa le plus grand zeppelin au monde, le 6 mai je crois, à cent mètres du sol, avant d'atterrir avec, à son bord, quatre-vingt-dix-sept passagers. Tous les journalistes de la radio pleuraient sur les ondes. Ces choses-là doivent sûrement coller aux feuilles de tabac...

Je faillis m'étrangler. J'éteignis la cigarette sans dire un mot. Il parlait comme un témoin qui, au prix de nombreux efforts, aurait réussi à surmonter ce qui s'était passé.

Je décidai de changer radicalement de sujet et, pour la première fois, je l'interrogeai sur son nom. Appelle-moi Gaustine, dit-il en souriant. Enchanté, Ishmaël, répondis-je pour continuer la plaisanterie. Mais, comme s'il n'avait pas entendu, il me dit qu'il avait apprécié le poème avec l'épigraphe de Gaustine, cela me fit plaisir, je l'avoue. Sans compter que, reprit-il d'un ton très sérieux, il rassemble mes deux noms, Avgoustine-Garibaldi. Mes parents ne sont pas parvenus à se mettre d'accord sur un prénom. Mon père tenait fermement à ce que je sois baptisé Garibaldi, il faisait partie de ses fervents admirateurs. Ma mère, une femme douce et intelligente, manifestement une admiratrice de saint Augustin, qui avait fait des études de philosophie pendant trois semestres à l'université, insistait pour qu'on ajoute le nom du saint. Elle continue de m'appeler Avgoustine, et mon père, de son vivant, m'appelait Garibaldi. C'est ainsi qu'ont été réunis théologie ancienne et esprit de révolution tardif.

Voilà à quoi se réduisait, dans les grandes lignes, l'information concrète que nous échangeâmes durant ces cinq ou six jours du

séminaire touchant à sa fin. Je me rappelle aussi, bien sûr, quelques silences particulièrement importants, mais je ne vois pas comment les raconter.

Ah si, j'oubliais une brève conversation, le dernier jour. C'est alors seulement que je compris que Gaustine habitait une maison abandonnée dans un petit village situé sous la chaîne du Balkan. Je n'ai pas le téléphone, dit-il, mais les lettres me parviennent. Il me sembla infiniment seul... et n'appartenant à personne. C'est le mot qui me vint alors à l'esprit. N'appartenant à rien au monde, ou plus exactement au monde d'aujourd'hui. Nous regardions le généreux couchant et demeurions silencieux. Des buissons derrière nous s'éleva toute une nuée de moucherons. Gaustine les suivit du regard et déclara que si, pour nous, ce n'était simplement qu'un coucher de soleil de plus, pour les éphémères du jour, c'était aussi le crépuscule de la vie. Ou quelque chose de ce genre. Je fis bêtement remarquer que c'était une métaphore éculée. Il me regarda avec étonnement mais garda le silence. Quelques minutes plus tard seulement, il ajouta : Chez eux, il n'y a pas de métaphores.

... Durant les mois d'octobre et de novembre 1989 survinrent un bon nombre d'événements déjà connus et décrits *ad nauseam*. Je passais mon temps à manifester sur les places publiques et je n'écrivis pas à Gaustine. J'avais également d'autres problèmes, je préparais mon premier livre, me mariaï. Autant d'excuses ineptes, évidemment. Pourtant, je pensais souvent à lui à cette époque-là. Lui non plus n'écrivait pas.

Je reçus la première carte postale le 2 janvier 1990 exactement : une carte de Noël sans enveloppe, avec une Blanche-Neige noir et blanc colorisée qui évoquait Judy Garland. Elle tenait une sorte de baguette magique pointée sur 1929 inscrit en gros caractères. Au dos de la carte, il y avait une adresse et de brefs vœux écrits à l'encre

suivant l'orthographe de l'époque avec toutes sortes de *er* à la fin des mots, et des *iat*, lettres qui ont disparu du bulgare après la réforme orthographique de 1945. Elle se terminait par « Ton ami, j'ose m'appeler ainsi, Gaustine. »

Je m'assis sur-le-champ à mon bureau et lui répondis par une lettre dans laquelle je le remerciais de cette bonne surprise et lui écrivais que j'appréciais vraiment sa délicate mystification.

Je reçus une réponse la même semaine. Je l'ouvris avec précaution, elle contenait deux feuilles vert pâle portant un filigrane et écrites sur le recto seulement, de la même écriture élégante, toujours en suivant strictement la vieille orthographe d'Omarchevski, celle des années 1920, si je ne me trompe pas. Il racontait qu'il ne sortait pas de chez lui mais se portait comme un charme. Il s'était abonné au quotidien *Zora*, rédigé « avec beaucoup d'objectivité par M. Kraptchev », et à la revue *Zlatorog*, très actifs durant l'entre-deux-guerres, afin de suivre tout de même les tendances littéraires. Il me demandait ce que je pensais de la suspension de la Constitution et de la dissolution du parlement par le roi yougoslave Alexandre, le 6 du mois en cours, et que *Zora* avait divulguées dès le lendemain. Il terminait sa lettre par un *post-scriptum* dans lequel il me demandait de l'excuser de ne pas avoir compris ce que je voulais dire en parlant de « délicate mystification ».

Je relus la lettre plusieurs fois, la tournant et la retournant entre mes mains et la humant dans l'espoir de découvrir quelque indice d'ironie. En vain. Si c'était un jeu, Gaustine m'invitait à y entrer sans m'en préciser les règles. Eh bien d'accord, je décidai de jouer. Ne sachant rien sur cette fichue année 1929, je dus passer les trois jours suivants dans la bibliothèque, à fouiller de vieux numéros de *Zora*. Je lus avec attention ce qui concernait le prince Alexandre. À tout hasard, je jetai aussi un coup d'œil sur les événements à venir :

« Trotski chassé d'URSS », « Les Allemands acceptent le pacte Briand-Kellogg », « Mussolini signe un accord avec le pape », « La France refuse d'accorder l'asile politique à Trotski », un mois plus tard « L'Allemagne refuse d'accorder l'asile politique à Trotski », j'allai jusqu'au krach de Wall Street du 24 octobre. Encore à la bibliothèque, je rédigeai à l'intention de Gaustine une réponse courte et, me sembla-t-il, froide, dans laquelle j'exposai brièvement mon opinion (correspondant étrangement à celle de l'éditeur, M. Kraptchev) sur les événements de Yougoslavie et le priai de m'envoyer ses travaux en cours : j'espérais comprendre grâce à eux ce qu'il se passait exactement.

La lettre suivante n'arriva qu'un mois et demi plus tard. Il s'excusait en disant avoir subi l'assaut d'une grippe particulièrement perfide qui l'avait empêché de faire quoi que ce fût. Il me demandait entre autres si, à mon avis, la France allait accueillir Trotski. Je m'interrogeai longuement, ne sachant si je ne devais pas mettre fin à toute cette histoire et lui écrire une lettre qui agirait comme une douche froide, mais je décidai de continuer encore un peu. Je lui donnai quelques conseils concernant la grippe, qu'il avait d'ailleurs lus dans *Zora*, l'invitai à ne pas trop sortir de chez lui et à prendre chaque jour des bains de pieds dans une solution salée bien chaude. J'exprimai mon doute quant à la possibilité que la France accueille Trotski, tout comme l'Allemagne d'ailleurs. Lorsque sa réponse arriva, de fait la France avait refusé de donner asile à Trotski, et Gaustine, admiratif, écrivait que j'avais « en tout cas un flair politique colossal ». Cette lettre était plus longue que les autres car elle contenait deux autres motifs d'enthousiasme. Le premier était dû au quatrième numéro de *Zlatorog* qui venait de sortir, et à la nouvelle brassée de poèmes d'Elissavéta Bagriana qui y était insérée, le second à un poste de radio Telefunken qu'il tentait de réparer. Pour ce faire,

il me priait de lui envoyer une petite lampe Valvo des entrepôts Djabarov, situés au 5 de la rue Aksakov. Il me décrivait en long et en large une démonstration que l'on avait faite à Berlin d'un poste à douze lampes, inventé par un certain Dr Reisser, qui captait sur ondes courtes par un réglage automatique du potentiomètre. « Avec cet appareil, on pourra entendre des concerts même d'Amérique, tu te rends compte ? »

Après cette lettre, je décidai de ne pas répondre. Lui aussi cessa de m'écrire. Pas de lettre au Nouvel An suivant, ni à celui d'après. L'histoire pâlit peu à peu et, sans les quelques lettres que je garde encore, il est certain que je n'y croirais pas moi-même. Mais le destin en décida autrement. Quelques années plus tard, je reçus de nouveau une lettre de Gaustine. J'avais de mauvais pressentiments et n'étais pas pressé de l'ouvrir. Je me demandais s'il était devenu plus raisonnable depuis tout ce temps ou si son état s'était aggravé. Je n'ouvris l'enveloppe que le soir. Elle ne contenait que quelques lignes. Je les citerai au mot près.

Pardonne-moi de te déranger de nouveau après tout ce temps. Mais tu vois bien toi-même ce qui se passe autour de nous. Tu lis les journaux et, avec ton flair politique, tu as sans doute pressenti depuis longtemps la boucherie imminente. Les Allemands amassent des troupes à la frontière polonaise. Je n'ai pas mentionné jusqu'à présent que ma mère était juive (rappelle-toi ce qui s'est passé en Autriche l'année dernière, sans compter la Kristallnacht, en Allemagne), ce type ne s'arrêtera devant rien. J'ai décidé, et fait le nécessaire en ce sens, de prendre le train demain matin pour Madrid, puis Lisbonne et, de là, pour New York...

Adieu pour le moment.

Bien à toi, Gaustine

14 août 1939

Aujourd'hui, c'est le 1^{er} septembre.

Le 1^{er} septembre 1939, Wystan Hugh Auden se réveille à New York et écrit dans son journal intime :

Me suis réveillé avec la migraine après une nuit de cauchemars dans lesquels C. me trompait. Les journaux rapportent que l'Allemagne a attaqué la Pologne...

Voilà, vous avez tout dans un vrai incipit : cauchemars, guerre et migraine.

J'étais à la bibliothèque de New York lorsque je suis tombé sur cette mention dans le journal d'Auden, conservé à Londres, mais, par un heureux concours de circonstances, ses archives étaient exposées à New York.

Seul le journal permet ainsi la rencontre entre le personnel et l'historique. Le monde n'est plus le même : l'Allemagne attaque la Pologne, la guerre commence, j'ai la migraine, et cet imbécile de C. a l'impudence de me tromper en rêve. Aujourd'hui en rêve, demain dans la réalité (l'a-t-il pensé ?). C'est en apprenant une infidélité, rappelons-nous, que Shahriar commence le grand massacre de femmes dans les *Mille et Une Nuits*. Auden s'est-il rendu compte de tout ce qu'enregistraient ces deux lignes, à quel point elles étaient exactes, personnellement et cyniquement exactes. Deux lignes sur le jour le plus important du siècle. Ce même jour, lorsque la migraine se dissipera légèrement, il se mettra à jeter sur le papier quelques vers :

*I sit in one of the dives
On Fifty-Second Street
Uncertain and afraid¹...*

Et là, la gargote de la 52^e Rue, la migraine, l'infidélité et le cauchemar, l'attaque de la Pologne en ce 1^{er} septembre, un vendredi, tout s'est déjà transformé en Histoire. Le poème va s'appeler précisément ainsi : « 1^{er} septembre 1939 ».

Quand le quotidien se transforme-t-il en Histoire ?

Une seconde seulement. Ce *We must love one another or die*², vers la fin du poème, si souvent cité, mais qu'Auden, par la suite, n'aimait plus du tout et qu'il enlevait constamment, n'est-il pas lié, justement, à cette infidélité en rêve. Qui voudrait se rappeler pareils cauchemars.

J'aimerais tout savoir de cette journée, une journée de l'automne 1939, m'asseoir dans la cuisine du monde avec tout un chacun, jeter un coup d'œil sur le journal qu'il a ouvert tout en buvant son café, lire tout avec avidité – des troupes amassées à la frontière germano-polonaise au dernier jour des soldes d'été et au nouveau bar Cinzano qui ouvre ses portes dans le sud de Manhattan. L'automne frappe déjà à la porte, les espaces publicitaires dans les journaux, préalablement payés, voisinent maintenant avec les brefs communiqués des dernières heures en Europe.

1. « Je suis assis à l'une des gargotes / De la 52^e Rue / Incertain et effrayé » : les trois premiers vers du poème « 1^{er} septembre 1939 », traduction de Chantal Bizzini.

2. « Nous devons nous aimer l'un l'autre ou mourir ».

Un autre 1^{er} septembre, je serai assis sur l'herbe de Bryant Park, la gargote de la 52^e Rue n'existe plus depuis longtemps, je viens juste d'arriver d'Europe et, fatigué (l'âme aussi a son propre jetlag), je regarderai le visage des gens. J'ai pris avec moi le petit volume d'Auden, nous nous devons bien ce rituel. Après une journée passée à la bibliothèque, je suis là, « effrayé et incertain ». J'ai mal dormi, je n'ai pas rêvé d'infidélité, ou bien j'en ai rêvé mais j'ai oublié... Le monde est dans le même état d'angoisse, le shérif local et celui d'un lointain pays se menacent mutuellement. Ils le font sur Twitter, en quelques signes. L'ancienne rhétorique a disparu, il n'y a plus d'éloquence. Une petite mallette, un bouton et... c'en est fini de la journée de travail pour le monde. Apocalypse administrative.

Oui, ils ont disparu, les vieilles gargotes et les vieux maîtres, la guerre qui était alors imminente est elle aussi passée, sont également passées d'autres guerres, seule l'angoisse est restée.

I tell you, I tell you, I tell you we must die.

Quelque part dans les parages, on a mis ce morceau des Doors et tout à coup j'ai l'impression qu'il y a là un dialogue secret, que Morrison parle en fait avec Auden. C'est comme si ce refrain, précisément, cette réplique, résolvait l'hésitation de cette ligne qui n'était pas la préférée d'Auden lui-même. *We must love one another or die*. Chez Morrison, il n'y a plus d'hésitation, la réponse est sans appel : *I tell you we must die*¹.

Après avoir fait des recherches un certain temps, je découvre qu'en fait ce vers a été écrit dès 1925 par Brecht sur une musique de Kurt Weill. Ce dernier l'interprète lui-même en 1930 d'une manière

très trouble qui frise l'horreur... Et cela brouille encore plus l'histoire. Auden a pris et retourné ce vers issu de la chanson de Brecht et parle avec lui. Aussi bien Brecht en 1925 que Morrison en 1969 sont partis de la mort. *Je te le dis, nous devons mourir*. Auden, lui, semble donner encore une chance : *nous aimer ou mourir*. C'est seulement avant les guerres, ou même à la veille des guerres, que l'on est enclin à espérer. Le 1^{er} septembre le monde aurait encore sans doute pu être sauvé.

Je suis venu ici en urgence, comme on vient généralement à New York, en fuyant une chose et en en cherchant une autre. Je fuyais le continent du passé en direction d'un endroit qui affirmait ne pas avoir de passé, même si, entre-temps, il en avait accumulé. J'apportais un carnet jaune, je cherchais un homme, je voulais raconter tant que la mémoire ne m'avait pas quitté.

1. Extrait d'« Alabama Song » interprété par The Doors © From Kurt Weill / Bertolt Brecht.

Quelques années plus tôt, je serai assis dans une ville dans laquelle il n'y aura pas eu de 1939. Une ville dans laquelle il fait bon vivre et plus encore mourir. Une ville aussi calme qu'un cimetière. Est-ce que tu ne t'ennuies pas, me demande-t-on au téléphone. L'ennui est emblématique de cette ville. Y ont trouvé l'ennui Canetti, Joyce, Dürrenmatt, Frisch et même Thomas Mann. C'est un peu gênant de mesurer votre ennui à l'aune du leur. Je ne m'ennuie pas, leur dis-je. Qui suis-je pour m'ennuyer. Même si, secrètement, j'ai envie d'essayer le luxe de l'ennui.

Du temps avait passé depuis que j'avais perdu la trace de Gaustine à Vienne.

J'attendais qu'il me fasse signe de quelque part, je feuilletais les pages des journaux les plus paumés, mais, manifestement, il était devenu plus circonspect. Un jour, je reçus une carte postale à découvert, sans nom ni adresse.

Salutations de Zurich, j'ai un projet, si ça marche, j'écrirai.

Ça ne pouvait être que lui. Il n'écrivit rien durant les mois qui suivirent, mais je m'empressai d'accepter une invitation pour un court séjour dans la *Literaturhaus* de Zurich.

Et donc, j'avais presque un mois à passer ici, j'arpentais les rues désertes le dimanche, profitais du soleil qui s'attardait davantage sur la colline, si bien qu'on pouvait voir, au couchant, au loin, tout au fond du paysage, les cimes des Alpes changer de couleur et devenir

d'un violet froid. Je comprenais pourquoi tous finissaient par venir ici. Zurich est une ville où il fait bon vieillir. Mourir aussi. S'il existe une géographie de l'âge, alors elle doit être répartie de la manière suivante. Paris, Berlin et Amsterdam pour la jeunesse, avec tout le non-conformisme, l'odeur de joint, la bière que l'on boit dans le Mauerpark en se vautrant dans l'herbe, les marchés aux puces dominicaux, la frivolité du sexe... Puis vient la maturité à Vienne ou à Bruxelles. Ralentissement du rythme, le confort, les tramways, les caisses d'assurance maladie en vigueur, les écoles pour les enfants, une carrière, l'eurofonctionariat. Bon, pour ceux qui ne veulent pas encore vieillir : Rome, Barcelone, Madrid... La bonne chère et les chauds après-midi compenseront la circulation, le bruit et le léger chaos. À la fin de la jeunesse, j'ajouterais New York, oui, pour moi, c'est une ville européenne déplacée derrière l'océan par un concours de circonstances.

Zurich est la ville du vieillissement. Le monde s'est attardé, le fleuve de la vie s'est décanté en lac, lent, calme en surface, le luxe de l'ennui et le soleil sur la colline pour les vieux os. Le temps dans toute sa relativité. Ce n'est pas un hasard du tout si deux découvertes du XX^e siècle liées précisément au temps ont eu lieu ici, justement, en Suisse : la théorie de la relativité d'Einstein et *La montagne magique* de Thomas Mann.

Je n'étais pas venu pour mourir à Zurich, pas encore, je déambulais dans les rues, j'avais besoin de cette pause, j'essayais de terminer un roman qui saignait, délaissé au beau milieu, et espérais rencontrer Gaustine, comme ça, dans le funiculaire menant au Zürichberg, ou assis dans le cimetière de Fluntern, près du monument à Joyce. J'y passai quelques après-midi. Auprès de Joyce en train de fumer, jambes croisées, un petit livre ouvert dans la main droite. Le regard détaché du livre pour donner le temps aux phrases

de se mêler à la fumée de cigarette, les yeux légèrement plissés derrière les lunettes, comme s'il allait, là, maintenant, lever la tête vers vous et lâcher un mot. C'est l'un des monuments funéraires les plus vivants que j'aie vus. J'ai fait le tour des cimetières du monde, comme tous ceux qui sont mortellement effrayés par la mort et le fait de mourir (de quoi avons-nous le plus peur, en réalité, de la mort ou du fait de mourir), qui veulent voir la tanière de leur peur pour s'assurer que l'endroit est calme, silencieux, qu'il est fait pour les hommes, malgré tout, pour le repos... Bref, un endroit auquel on s'habitue... Même si on ne peut s'y habituer. N'est-ce pas étrange, m'a dit un jour Gaustine, ce sont toujours les autres qui meurent, jamais nous.

Et donc, je n'ai croisé Gaustine ni au cimetière ni dans le *Seilbahn* en allant au Zürichberg. Mon séjour touchait à sa fin, j'étais assis au soleil dans le café du Römerhof avec une Bulgare, et nous bavardions sans être gênés, profitant du privilège de la petite langue, la tranquillité de savoir que personne ne vous comprendra pendant que vous racontez les potins. Nous commentions tout avec assurance : des clients du café et certaines bizarreries suisses jusqu'à l'éternelle mélancolie et à l'inconvénient d'être bulgare, sujet propice à remplir tout silence gênant dans la conversation. Pour le Bulgare, se plaindre, c'est comme se mettre à parler du temps en Albion, ça vient toujours opportunément.

Bref, à ce moment-là, un monsieur digne, portant avec charme la vieillesse, qui sirotait son café à la table voisine, se retourna et dit de la voix bulgare la plus douce (doux et bulgare ne vont généralement pas ensemble) : Pardonnez-moi de vous écouter du fait de notre voisinage, mais lorsque j'entends une belle langue bulgare, je ne puis éteindre mes oreilles.

Il est des voix qui racontent immédiatement une histoire, c'était une voix d'émigré, de la vieille émigration, il est stupéfiant de constater qu'ils conservent leur bulgare sans accent, seules quelques voyelles étaient restées dans les années 1950 et 1960 de la langue, ce qui lui conférait une légère patine. L'embarras que nous ressentîmes à être pris sur le fait se dissipa bien vite, en fin de compte, nous n'avions rien dit sur ce monsieur.

Commença alors la conversation qu'on mène entre compatriotes qui se sont rencontrés par hasard, mon rôle se bornant plutôt à celui

d'une oreille. Une heure s'écoula, mais qu'est-ce qu'une heure face à des années d'absence, la dame de notre compagnie nous pria de l'excuser et partit, nous nous installâmes à la même table, avez-vous un peu de patience, le temps seulement que je termine cette histoire et on y va, j'en avais, bien entendu. Lorsque notre conversation commença, le soleil somnolait dans les vitrines du café et dans la pendule qui indiquait trois heures de l'après-midi, puis les ombres des verres s'allongèrent, les nôtres également, la fraîcheur du couchant approchait, mais sans se presser, elle nous accordait charitablement du temps pour terminer une histoire longue de plus de cinquante ans.

C'était un homme qui pensait avec une exactitude absolue, par moments il s'arrêtait pour trouver le mot le plus approprié. Non, là, je traduis de l'allemand, attendez un instant, ça va venir, voilà, c'est ça le mot... et il continuait. Fils d'un diplomate et écrivain bulgare oublié, ayant passé son enfance à la veille de la guerre dans les ambassades d'Europe. Je connaissais le nom de son père, ce qui lui fit plaisir, même s'il ne le montra pas. Ensuite, c'est l'histoire bulgare classique de l'après-1944 : père limogé, jugé, envoyé au camp de Béléné, battu, effrayé, écrasé ; appartement confisqué et attribué à un écrivain « sur le droit chemin », eux envoyés quelque part aux confins de la ville.

Jamais mon père n'a dit un mot de ce qui lui était arrivé dans le camp, jamais, confia mon interlocuteur, appelons-le Monsieur S. Une fois, seulement, ma mère avait fait bouillir des pommes de terre et elle s'excusa car elles n'étaient pas assez cuites, et lui, il a lâché, ce n'est pas grave, je les ai mangées crues aussi, j'ai fouillé la terre comme un sanglier. Et de nouveau il s'est tu, en homme qui en a trop dit. Puis, c'est Monsieur S. lui-même qui fut interné, comme il se doit, quinze mois en prison, d'abord en tant que fils de son père, ensuite

parce qu'on ne savait jamais, après les événements en Hongrie. Par la suite, sa vie sembla retrouver des bases solides, il s'était dit qu'il cesserait de penser à la prison, aux flics qui continuaient à le suivre, mais, une nuit, alors qu'il attendait le dernier tramway, il aperçut une vitrine complètement vide qui captiva son regard. Une seule ampoule, accrochée par une corde, pendait du plafond et jetait une lumière falote.

Ampoule, corde et vitrine vide.

Il ne pouvait en détacher le regard. Il entendit, comme dans un demi-sommeil, le tramway qui s'arrêtait en grinçant, attendait un instant avant de refermer ses portes et de démarrer. Il restait planté à regarder le filament lumineux de cette simple ampoule électrique en suspens comme un pendu. Et alors, j'ai eu une illumination, dit-il, ce que je m'étais toujours caché à moi-même : je dois fichier le camp. Une illumination, répéta-t-il en riant. C'était le 17 février 1966, j'avais trente-trois ans.

À partir de ce moment, tout avait été mis au service de cette idée, il avait un plan. Changer de travail et en trouver un pour lequel on cherchait des ouvriers en Allemagne de l'Est. Dire adieu à tous sans qu'ils s'en aperçoivent. D'abord à son meilleur ami, ensuite à la femme avec laquelle il était. Il ne s'était trahi devant personne, pas même à la maison. Au moment où il partait, son père avait seulement dit, fais attention à toi, et il l'avait serré dans ses bras plus longuement qu'à l'accoutumée. Quant à sa mère, elle avait pris une tasse d'eau et en avait aspergé les escaliers, pour que ça lui porte chance, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant. Ils ne s'étaient jamais revus.

Il était descendu du train menant en RDA à la gare de Belgrade, pour fumer une cigarette, et avait disparu dans la foule. Sa valise était restée dans le train. Son père, autrefois, avait été ambassadeur à Belgrade, c'était là que Monsieur S. avait passé les premières années

de son enfance. Et il se rappelait encore la manière dont avait commencé la guerre : par un télégramme envoyé par la poste diplomatique le 1^{er} septembre 1939. Enfant, je croyais que c'était ainsi que commençaient les guerres, par un télégramme. Depuis, je n'aime pas les télégrammes, ajouta Monsieur S.

Lorsqu'il était arrivé quelques mois plus tard en Suisse, après bien des changements de trajet et des péripéties, un ami de son père l'avait accueilli, à la date à laquelle nous étions, et Monsieur S. avait bu son premier café à Zurich dans ce même établissement précisément. Il y avait le même soleil. Depuis lors, il venait ici à cette date tous les ans.

Hésitation, tristesse, au moins au début ?

Non, s'empressa-t-il de répondre. Non, jamais, jamais. J'avais de la curiosité pour ce monde, j'y avais vécu, enfant, j'en parlais la langue et, en fin de compte, je fuyais un endroit où j'avais passé quinze mois en prison, je fuyais la prison.

À en juger par la rapidité avec laquelle il l'avait dit, j'en déduis qu'il n'avait pas cessé d'y penser.

Il me raconta un déjeuner passé avec son ami Guéorgui Markov, dit « Jerry », à Londres, trois jours avant qu'il ne soit assassiné. Il avait encore visiblement la chair de poule en y repensant.

J'étais en voiture et Jerry voulait venir avec moi, il avait à faire en Allemagne, mais il ne pouvait s'y rendre que trois jours plus tard, et moi je devais rentrer. Nous sommes allés voir son chef, à la rédaction de la BBC, pour lui demander s'il pouvait le libérer un peu plus tôt. On lui a répondu qu'il devait se trouver un remplaçant, il a fait un geste de la main et y a renoncé. Je suis parti seul, me suis arrêté quelques jours en Allemagne, ai repris la route pour Zurich, j'ai acheté le journal à la gare, l'ai ouvert et devant moi : la photo de Jerry, celui que j'avais serré dans mes bras une semaine plus tôt, mort.

La conversation embraya sur d'autres sujets, l'obscurité était déjà complètement tombée, mon interlocuteur sursauta en disant qu'il aurait dû appeler sa femme. C'est alors, au moment où nous prenions congé sur le pas de la porte, qu'il déclara, vous savez, nous avons un compatriote ici, nous sommes devenus amis. Lui aussi, comme vous, il prête l'oreille aux histoires du passé. Je l'aide, il a entrepris quelque chose, une petite clinique à produire du passé, c'est ainsi qu'il la nomme...

Gaustine ? ai-je presque crié.

Vous le connaissez ? a répondu Monsieur S., très surpris.

Lui, personne ne le connaît, ai-je dit.

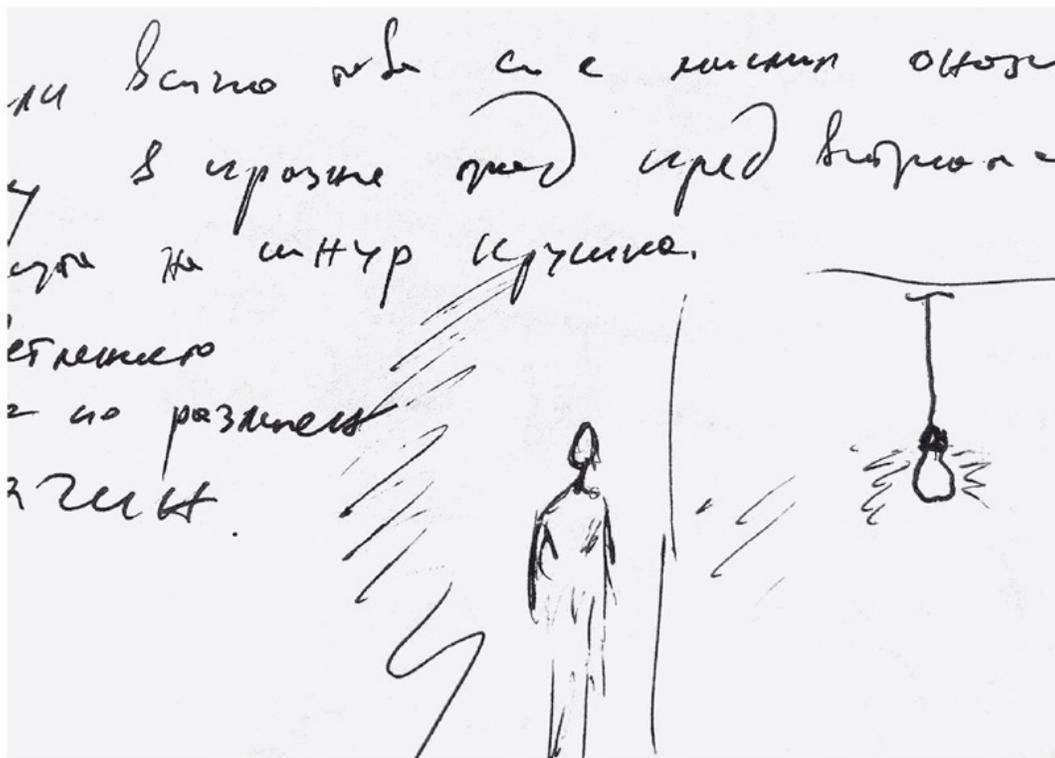
C'est ainsi que Gaustine choisit de se manifester à moi cette fois-là, par une rencontre fortuite avec Monsieur S., émigrant de Bulgarie, dans le café Römerhof de Zurich, une fin d'après-midi.

Je conserve le carnet avec les notes prises après ma rencontre avec Monsieur S., j'y avais couché à la va-vite une petite partie des histoires entendues durant cet après-midi-là. Je repensai plus tard à la rapidité avec laquelle il avait rejeté toute tristesse concernant son passé bulgare. J'ai écrit que, manifestement, si l'on veut survivre dans un nouvel endroit, il faut couper son passé et le jeter aux chiens (moi, j'en étais incapable).

Être impitoyable à l'égard du passé. Parce que le passé est impitoyable.

Cet organe atrophié, cette sorte d'appendice qui, sinon, s'enflamme avec le temps, va provoquer des tiraillements et faire mal. Si vous pouvez vivre sans lui, coupez-le et fichez le camp, sinon, mieux vaut se tenir à carreau. Est-ce cette pensée qui a tourné dans sa tête lorsque, durant cette nuit-là à Sofia, il se tenait devant la vitrine vide

et l'ampoule nue qui pendait ? L'illumination arrive par des voies différentes. À la fin de ces notes illisibles, j'ai dessiné ceci...



Le vieux Monsieur S. vécut longtemps et, plus tard, ses derniers jours s'écouleraient dans le sanatorium à produire du passé, la clinique de Gaustine, à l'édification de laquelle il avait apporté son aide. Il partit heureux, je crois, dans l'un de ses souvenirs favoris, qu'il avait raconté dès notre première rencontre. Nous nous tenions près de lui, Gaustine et moi, il a demandé une tartine grillée, il était sous perfusion depuis un mois et ne pouvait rien manger, mais l'odeur lui suffisait. Il est encore enfant, son père rentre, il a reçu des honoraires pour une traduction, il a acheté à l'épicerie de la confiture et du beurre avec cet argent. Après des journées avec uniquement des pommes de terre, il lui fait griller une grande tartine de pain blanc, il

l'enduit d'un doigt de beurre et de confiture, ils rient et son père, habituellement sévère, qui ne tolère pas les caprices, le soulève et le pose sur ses épaules. Ils marchent ainsi dans la pièce, s'arrêtent au milieu et le petit S. regarde de tout près le filament lumineux de l'ampoule à portée de sa tête.

Le lendemain, dès le matin, j'étais à Heliosstrasse, Monsieur S. m'avait donné l'adresse. Je trouvai le bâtiment rose pêche, sur la rive ouest du lac, isolé des autres maisons sur la colline. Il était à la fois massif et clair, sur quatre étages, avec un cinquième sous les combles, une grande terrasse commune au deuxième et des balcons plus petits aux autres. Toutes les fenêtres étaient exposées au sud-ouest, ce qui rendait les après-midi infinis, et les derniers reflets bleuâtres venaient s'y nicher. Quant aux battants de bois bleu clair des chiens-assis, ils formaient un doux contraste avec le rose pêche pastel des murs.

Toute la prairie, devant le bâtiment, était saupoudrée de myosotis avec, çà et là, des pivoines et de grands coquelicots rouges éclatants. Les myosotis menus, eux, étalaient leur bleu au milieu du vert suisse de l'herbe, je suis sûr qu'il y a un vert suisse, ça m'étonne que personne ne l'ait breveté. Fallait-il voir une plaisanterie dans le fait que l'on ait semé des myosotis devant le centre de gérontopsychiatrie ? Je suis monté au dernier étage, où se trouvait la clinique de Gaustine, dont le loyer avait été payé pour plusieurs années par Monsieur S., j'ai appuyé sur la sonnette et c'est Gaustine en personne, portant polo et grosses lunettes rondes, qui m'ouvrit la porte.

La dernière fois, est-ce que tu n'es pas parti pour New York, en 1939, ai-je lancé, mine de rien. Quand es-tu rentré ?

Après la guerre, répondit-il, imperturbable.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire ?

Des chambres situées dans des époques différentes. Dans un premier temps.

Des chambres pour un passé ? Ça sonne comme un titre.

Oui, des chambres pour un passé. Ou une clinique à produire du passé. Ou une ville... Tu restes ?

REMERCIEMENTS

Pour quelqu'un qui aime le monde d'hier, ce livre n'était pas facile. Dans une certaine mesure, il rompt avec un rêve concernant le passé ou plutôt avec ce en quoi on essaie de le transformer. En un certain sens, il rompt aussi avec le futur.

Divers lieux et abris ont fait partie de la trajectoire de ce roman.

Je remercie le Cullman Center, la New York Public Library où j'ai passé dix mois, en 2017-2018, heureux à lire et à prendre des notes.

Je remercie également la Literaturhaus de Zurich pour son aimable invitation en 2019, elle m'a donné du temps et de l'air pour écrire.

On s'imagine écrire dans la solitude mais on mène sans cesse des discussions dans sa tête avec d'autres personnes et d'autres livres. Je les remercie tous, vous découvrirez sans doute des échos de ces répliques virtuelles dans le roman. Je remercie aussi Gaustine qui était toujours dans les parages.

Je remercie ceux avec qui j'ai partagé des idées au cours de l'écriture ou qui furent mes premiers lecteurs : Boïko Pentchev, Ivan Krastev, Nadejda Radoulova, Dimitar Kenarov, Bojana Apostolova, Angela Rodel, Galine Tikhanov...

Pour les enquêtes, surtout dans l'un des chapitres, lié au référendum, je remercie Helle Dalgaard, Marie Vrinat-Nikolov, Maria Voutova, Henrike Schmidt, Magda Pytlak, Jaroslav Godun, Hellen Kooijman, Borislava Chakrinova, Giuseppe Dell'Agata, Vesseline Vatchkov, Marinela Liptcheva et Martin Weiss.

Je remercie également le Wissenschaftskolleg Berlin où j'ai terminé ce livre à la fin du mois de février 2020, année bissextile. J'y ai eu de belles conversations encourageantes avec des amis et des collègues là-bas, comme Efrain Kristal (Borges était tout le temps avec nous), Wolf Lepenies, Thorsten Wilhelmy, Barbara Stollberg-Rilinger, Katharina Biegger, Daniel Schönplflug, Stoyan Popkirow, Luca Giuliani, David Motadel, Felix Koerner...

Je remercie Bojana Apostolova qui a toujours soutenu sans hésiter le manuscrit, de même que mes livres précédents publiés par les éditions Janet-45.

Je remercie Nedko Solakov, Lora Soultanova, Khristo Gotchev, Nevena Dichlieva-Krasteva et Iva Koleva qui ont travaillé sur le livre dans des conditions particulières.

Je remercie mes parents pour la patience et l'affection avec lesquelles ils ont attendu ce livre et supporté mes absences.

Pour finir, comme c'est toujours le cas, je remercie celles qui étaient à mes côtés et m'ont supporté pendant que j'écrivais ce roman : Biliانا qui a lu et révisé le texte et Raya qui critiquait et pardonnait (comme elle l'a dit, tes héros n'ont pas de noms pour éviter que tu ne les oublies. Et elle avait raison).

Je remercie tous ceux qui s'assiéront, un après-midi, dans l'abritemps de ce livre.

G. G.

29 février 2020

Berlin

En accord avec l'auteur, la traductrice a parfois ajouté dans le texte des éléments susceptibles d'éclairer des points particuliers de l'histoire et de la culture bulgares importants pour la compréhension du roman. Le titre en bulgare est un néologisme qui associe « temps » et « abri » (ou « refuge ») : « Abritemps », terme que l'on retrouvera dans le roman. Abri du temps, mais aussi refuge contre le temps...

Ce livre a été traduit en accord avec la Constitution de la Macédoine du Nord et avec le soutien du National Culture Fund.



Titre original :

ВРЕМЕУБЕЖИЩЕ

VREMEOUBEJICHTÉ

© *Guéorgui Gospodinov, 2020.*

Tous droits réservés.

© *Éditions Gallimard, 2021, pour la traduction française.*

Couverture : Photo © altarribalbajar / plainpicture (détail).

Editions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE PAYS DU PASSÉ, 2021 (Folio n° 7383).

Aux Éditions Intervalles

TOUS NOS CORPS : HISTOIRES ULTRA-COURTES, 2020.

UN ROMAN NATUREL, 2017.

PHYSIQUE DE LA MÉLANCOLIE, 2015.

Aux Éditions Les Carnets du dessert de lune

LÀ OU NOUS NE SOMMES PAS, 2023 (édition bilingue).

Aux Éditions Arléa

L'ALPHABET DES FEMMES : RÉCITS, 2014.

TABLE DES MATIÈRES

I. Une clinique à produire du passé

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5. Gaustine. Première rencontre

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Remerciements

Guéorgui Gospodinov

Le pays du passé

Traduit du bulgare par Marie Vrinat

« Le passé n'est pas seulement ce qui nous est arrivé. Parfois, c'est ce qu'on n'a fait qu'inventer. »

Au début des années 1990 à Zurich, l'énigmatique psychiatre Gaustine crée une « clinique à produire du passé ». Il y soigne des patients atteints d'Alzheimer en reconstituant leur époque favorite dans les moindres détails. Mais très vite la clinique est victime de son succès : des personnes en bonne santé s'y pressent aussi afin d'échapper au présent. Des villes entières dédiées au passé apparaissent. Peu à peu, l'expérience conquiert toute l'Europe : ses pays membres envisagent tour à tour de revenir en arrière, au risque de faire imploser le continent... Guéorgui Gospodinov livre une fable politique magistrale qui interroge les pouvoirs de la mémoire et le destin du Vieux Continent.

« Le livre virtuose d'une figure majeure de la littérature européenne. »

Oriane Jeancourt Galignani, *Transfuge*

International Booker Prize 2023

Cette édition électronique du livre
Le pays du passé de Guéorgui Gospodinov
a été réalisée le 12 avril 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073043795 - Numéro d'édition : 617707).
Code produit : Q01604 - ISBN : 9782073043801.
Numéro d'édition : 617708.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo